

Jean-Michel Guyot

Arbres, marbres et myosotis

RALM

©Jean-Michel Guyot

18 février 2026

Le lac gelé.....	4
Dans l'orage.....	6
A la lisière.....	9
Arcs-en-ciel.....	11
A une parole.....	14
Du poème.....	19
En signe des temps.....	25
Semailles.....	27
Sur la lande II.....	31
Sécheresse.....	34
Pourfendeur d'étoiles.....	37
Carole.....	39

Autour de l'arbre consacré, et de longtemps foudroyé, muet cénotaphe que je suis seul à connaître, j'irai déposer les cendres froides.

J'ai en sainte horreur les paroles creuses et pompeuses des prêtres et des pasteurs, je ne puis me fier à aucun rituel de quelque religion que ce soit ni, à fortiori, y puiser un quelconque réconfort.

Je n'invoquerai pas Odin qui pourtant, à ce moment-là, remuera mon cœur. Frissonne déjà sur ma nuque le souffle frais de Freyja, et nul effroi jamais en sa présence-absence.

Destin ourlé de vagues, ourdi loin dans le passé qui voulut notre complète disparition. Incomplète cependant, puisque nous sommes là, amis, en dépit de toutes les avanies que nous traversons jour après jour.

Le lac gelé

Ici, ici commence, devant tes yeux et ton sourire si heureusement accordés, la fin d'une errance amoureuse qui jamais jusqu'alors ne trouva écho favorable, pas même dans les lieux les plus reculés de ta mémoire sylvestre, errance prise en haine à mesure que, pas à pas, d'année en année, de femme en femme, de déception en espoir renaissant, la vie devenait pour toi ce feu de paille qui ne réchauffe pas, pas même à même de détruire quoi que ce fût de grand ou de petit, de menu ou de gigantesque, hormis l'effort de vivre avec dans le cœur et le corps un amour tendre comme jeunes pousses de blé mais vivace aussi comme le lierre le plus obstiné.

Horizon en forme de clairière aux dimensions nettement délimitées se dessine sous tes yeux, les vagues de la forêt aidant, fines échancrures de verdure indolente, bordures mouvantes, orée jaillissante et jeunes branches qui ploient sous la charge des neiges tombées mollement durant les nuits qui s'invitent dans ton sommeil, depuis que tu séjournes dans les montagnes du pays natal.

Telle l'image nette et mordante, blonde et ciselée qui s'impose à ma marche dans les neiges fraîchement tombées.

La nuit a porté son souffle ailleurs sur terre. Répit de quelques heures dans notre Jura natal.

Cette nuit, le lac a gelé, amie.

Comme en prière, pins et sapins ploient sous le manteau de neige écrue.

Neige y prend ses aises, se repose doucement sur les grandes virgules noires qui montent vers le ciel tout chargé encore des brumes empesées en cette matinée qui voit l'éveil.

Elfes dansent au matin dans la clairière une de ces rondes qui pourrait bien être sans fin.

Elfes malicieux entraînent arbres et arbustes dans le vertige de leur ronde tout à la fois grave et joyeuse. *Traurigfro*h, aurait peut-être dit un grand poète dont je fréquente les écrits depuis de si longues années.

Ronde des jours et des nuits à laquelle concourent tous et toutes, et ce tout bigarré qui, dans l'enfance déjà, hardiment composa l'espace-temps d'une vie ascensionnelle tournée vers la Terre.

Ainsi passes-tu par des vies oubliées, quelques peines, divers chagrins, des joies aiguës aussi, de menues tracasseries, cela va sans dire, mais celles-là, toujours tu t'y entends à les taquiner comme on taquine la Muse jusqu'à en faire ardemment ressortir tous les traits de grand comique aux ailes malaisées sur ce fond de grand art qu'est devenue, jour après jour, la vaste toile de fond en constante expansion de ton désir de vivre furieusement à même les couleurs les plus crues de l'existence que tu t'ingénies à maintenir en perpétuel mouvement sous les pinceaux fiévreux de ta main rectrice.

J'en veux pour preuve ce fier sapin qui survécut au feu du ciel emprunté par quelque randonneur mal avisé.

Son tronc à demi-calciné atteste qu'un pauvre feu furieux s'en empara, sans parvenir toutefois à en ravager toutes les branches empesées désormais de neige fraîchement tombée.

A notre image, ce sapin rescapé de la fureur d'éléments déchaînés incontrôlés par une volonté humaine désarmée.

•

L'or de tes yeux, le noir intense de tes cils, ta bouche entrouverte qui s'apprête à murmurer un « Je t'aime » renversant, le tout du tout que compose ton visage gracieux et radieux, et tes écrits, clef de voûte de tout ton être parlant, tout cela qui bouge et remue, court et vole et s'affole en toi, et plus vivement encore dans l'en-deçà abyssal de rêves nombreux qui, de longtemps, trouvèrent refuge dans le secret de ta pensée disséminée, tout cela atteste, si vivant, si rayonnant, d'une présence sans cesse différée que tu appelles amitié.

Pur jaillissement d'âme, dans un corps ruisselant de désirs.

Nous sommes la foudre et le sapin, son tronc calciné et ses branches sauvées du désastre, et aussi bien cette clairière à la lumière douce qui décille les yeux, ouvre violemment sur un monde oublié en mal d'avenir.

•

Le lac gelé n'a plus que ses roseaux secs le long de ses berges pour frissonner sous le vent d'hiver.

Bientôt le Verbe et ses sésames ouvriront grandes les portes de la demeure perdue dans les neiges. Nous y trouverons refuge pour passer l'hiver.

Pas de Fiat lux ! ici, jamais.

Au printemps, ce ne seront bientôt que torrents et cascades bondissantes à donner le vertige, mousses et lichens à foison, perce-neige dans les sous-bois ombreux et crocus dans les prés délivrés.

Le Simple déploie son espace intime entre deux êtres qui s'aiment d'amitié.

Ce qu'ils vivent et ressentent jamais n'advient qu'à eux d'eux, bien qu'il soit leur jusqu'au mutisme parfois, ce vivre, ce don des langues.

C'est ainsi qu'il nous faut écrire encore et encore, rendre grâce le jour comme la nuit aux dieux qui à travers nous vivent dans l'entre-deux du ciel et de la Terre, dans cet intervalle fuyant qui nous dure et fonde notre habiter.

Dans l'orage

Faveur de l'orage ruisselle

Nuages s'aliènent la ferveur du ciel

Et résonnent des montagnes les buccins des brumes enivrées

Epaisses comme cottes de mailles

A l'approche du rude printemps

Tapis de nuit tonne

Comme draps blancs claquent au vent

Coups de boutoir de l'orage boute la nuit hors d'elle-même

Fait d'elle cet écrin de draps violacées

Qui claquent jusque dans le bleu de tes yeux

Outils de lumière dorment dans la forge emblavée de désirs

Désirs bientôt rutilent comme casseroles de cuivre dans la cuisine des maîtres décimés

Mais résiste la demeure offerte à tous vents

De haute lutte conquise

Fêlure dans le ciel

Epouse le bourdon du clocher

Hèle la grisaille nauséuse

Meurtre de corbeaux lance ses virgules noires

Vire subitement vers l'est

Tonnerre roule dans la vallée meurtrière

Et bêtes s'affolent dans l'étable

L'espace ouvert enfin

Par tes yeux

Par tes noms

Aurore amie,

Je salue Athènes endormie

Aux reins d'Eurydice offre l'ahan

A ses bras chargés de fruits la patience

A ses yeux brûlants les sons vierges de noms

De nuages en orages

Plane et glane beautés en éveil

De par les mondes

Au sommet nul sommeil qui vaille

Sommelier de tes désirs les plus fous

Habile échanton

Infatigable dapifer

Tel est pour toi la déesse,

Fille de l'orage

Fleurs de sureaux abondent-embaument

Et fleurit ton sourire fertile, Sybille,

Par l'obscur décillée

Oraculaire l'orage à ta parole accordé

Dans le matin agité d'éclairs,

Forces vont et viennent

Et se combattent durement

Jusque dans la paume de tes mains

Des îles j'ai quitté la somnolence

Mais demeurent les oliviers millénaires

Dans Lesbos

Flotte dans tout le pays un air de déjà vu

Vingt mille dieux sous les mers ne suffiraient pas

A relancer l'envoûtement céleste

Qui a fui les rives heureuses

De tous les éléments, je choisis la terre

Aux mille figures

Des visages, en leur approche,

J'aime les plus clairs ou les plus sombres,

Selon les heures

Un rien m'arrête

Un rien attise ma soif de vivre

Ainsi des frênes

Je choisis l'invisible

Pour ami fidèle

A la lisière

De Freyja endormie, j'ai le visage ce soir,
Tant les miroirs excèdent mes forces

La plaine, un instant, apaise le tourment du temps
Par monts et par vaux irai dès lors d'excès en excès

Les yeux fermés, dans la pensée inouïe,
Veille sur moi qui veille sur elle, l'amie lointaine

Dans un grondement de cataracte, entendre le murmure
Sous les mousses, et ainsi aller d'une vie à l'autre sans en rien perdre

De ma vie en ses méandres,
J'aime les eaux vives et les mortes noirâtres

De là, l'eau a des reflets changeants
Qui passe dans l'iris de tes yeux, Freyja

Je navigue sous tes paupières bleues,
Le temps d'un soupir, j'entends nettement le daim furtif

Les fougères se souviennent, tout entière forêt respire
Un air fauve, et les bras levés j'entonne alors le chant qui réconcilie

Trouverai-je en moi comme en toi assez de force, Freyja,
Pour dire l'amour qui délie, insolent, passe de vague en vague

Jamais n'échoue sur la grève céleste aux mille pontons fleuris,
Arrime au paysage qui me pousse dans le cœur, pavois d'azur

Yggdrasil me revient, terre ferme creuse en moi
De ces chemins endormis qui se perdent dans les yeux

J'ai connu les départs, passionnément j'ai écouté la vaine précipitation
Quand la pensée fuit devant elle-même au seuil d'un silence

Je ne fuis plus devant toi, et jamais ne s'arrête en si bon chemin
La pensée qui à toi me lie depuis que je vis dans ton amour

Mais combien longue fut l'ignorance ! Dans l'enfance, déjà,
C'était toi qui conversais dans le grand verger qui me vit naître

Alors m'ignorait tout entier, pris que j'étais dans les déluges de feu
De traditions hostiles que le visage de ma mère rendait supportables

En lieu et place d'une vie tout entière ouverte sur le monde,
Le poème rassemble, du vide fait une prière que l'attente relance

A la beauté sans bornes, assurément il faut un visage,
Et c'est le tien qui m'a choisi, mais comme hors du temps

Et de temps à autre, désormais, je vis,
Peuplé, emporté, comme au seuil d'une vie nouvelle

Qui de tout temps attendait son heure

Arcs-en-ciel

Tant de couleurs attendent leur heure.

Elles scintillent dans des œuvres aussi dissemblables que celles de Debussy et du premier Schönberg.

Voici des années que j'ai consenti à en épouser la patience.

Un mimétisme qui en vaut un autre.

Sans heurt, ainsi, je chemine vers toi.

Ta robe arc-en-ciel fend les herbes folles. Le ciseau de tes jambes fait merveille.

Dans l'aube mesurée, les faunes baillent aux corneilles.

Il leur pousse des cornes aux pieds et des yeux sur les bras. N'en prends pas ombrage. Laisse le soleil s'étirer longuement à l'horizon de tes jours.

•

La gestation sera lente, plus lente encore que la dégustation de vins fins menée hier jusqu'à l'abîme dans le froid de mon cœur.

Fouler les raisins jusqu'à l'ivresse un soir d'automne et s'y noyer.

Il ne fait jamais bon être ivre de soi, mais la sagesse souvent ivre d'elle-même n'est pas en reste.

Sagesse encore... lavée de toute ivresse.

•

L'hiver venu, j'eus la faiblesse de voir dans les épicéas de longs pinceaux noirs prêts à l'emploi.

Quelle main, sinon la mienne, serait assez hardie pour s'en saisir, assez innocente aussi pour oser peinturlurer le ciel idolâtre ?

Le soleil s'y trompa, crut voir dans le rendu des raisins mûrs une grive enivrée à l'œuvre.

L'orage laisse ainsi d'innombrables graffiti que la mémoire embrouille.

Qui tentera de faire de ces abstractions aléatoires une géométrie vivante ouverte à tous vents, capable d'impressionner durablement la rétine au point de conduire sa main experte vers les chemins sûrs d'une hyper-figuration ?

Dans le lointain, les meules de Monet, au crépuscule, rivalisent avec les pyramides d'un autre âge.

•

Poser les yeux sur un ciel enragé. Mordre la vie à pleines dents.

•

Je me rebelle. Me démène. Remue ciel et terre. En pure perte.

Je refuse les râtaux et les bêtes. Les bêtes surtout. Et les châteaux de carte ou de sable. En vain.

On ne ratisse pas les bois, on n'en retourne pas les terres humides.

On y flâne abruptement, on y chemine pensivement, on y fait l'amour à la sauvette, que sais-je encore, avec les rudes écorces pour seuls témoins, et les mousses et les lichens, les souches et les branches mortes.

Les bêtes s'absentent dans les yeux de l'invisible.

Tout à fait mortes, les branches figureraient la mort, mais c'est la vie qui a leur faveur. Jusqu'aux étoiles.

Parfois, elles blanchissent, de minuscules moisissures s'y installent à demeure et meurent.

•

Je fais le dos rond contre le soleil brûlant.

L'été interminable étend son emprise. La grande barrière de corail menace de se dissoudre dans des eaux devenues trop chaudes.

Des eaux chauffées à blanc, j'extraie le marteau de Thor.

Que des étincelles en jaillissent ne laisse pas indifférent, ne laisse d'intriguer les passants célestes.

Prestement, je me lève, soulève un nuage de poussière jaune.

Elle refuse de retomber.

Pour autant, elle ne stagne pas dans l'air bleuté, elle prépare le grand voyage nocturne, flotte dans deux mondes, ignore l'entre-deux déchirant.

•

L'entre-dieux, voilà l'obstacle redouté.

Mi-fanges, mi-démons, les hommes ? Mais qu'en est-il des femmes ?

L'inconsistance des dieux est patente, leur jactance devenue proverbiale, cire chaude au soleil qui n'imprime pas. Trop de mollesse dérange les lignes.

Je connais des roches nourricières qui s'abreuvent de runes.

A l'ombre des grands saules argentés, le long des rives complantées d'aulnes, j'aime les brouillards d'automne. Çà et là, un frêne en majesté ponctue la rive. Je l'entends qui frémit dans les yeux des fées. Elles me content l'histoire de seigneur Oluf qui se gaussa des Elfes.

Où sont donc passés les dieux ?

Perdus dans l'entre-soi de leur mise, ils ont perdu jusqu'au sens de l'humaine condition. Ils flottent entre deux eaux, plus légers que bouchon de liège qu'emporte les eaux fiévreuses.

Et toute croyance un peu forte est une béance amère.

Je préfère la paume de tes mains chaudes. Et le fin sourire des rives qui abritent les iris jaunes.

Peu de mots suffisent à ma peine.

Songeant à l'amie lointaine, ma pensée devient aussi claire que ses eaux. Limpides, languides les flots bleus d'avant-mer.

Avant que de redessiner l'ultime source, je m'attarde dans les deltas et leurs filandres. J'abolis les courants et je file au vent.

Sillage de sel de terre court dans la Seille.

A une parole

Et tente d'y voir clair
Non dans l'obscurité nyctalope de ta prose usuelle
Mais dans le sillage de la lumière
La plus vive qui soit

Ni obscurité ni lumière
Ne proviennent de toi
Obscurité t'environne
Tu baignes dans une lumière douce ou vive
Mourante ou naissante venue des profondeurs du ciel
Toujours nocturne
Ombre s'interpose,
Par les arbres offerte
Qui au feu du ciel s'exposent drument

Contre, tout contre le poème
Le cœur
Bornes dans l'azur cauteleux
Et poèmes en cascades
Tout cela et moins encore
Au nom d'une poésie
Qu'il faut dire et redire injoignable
Comme autel à ciel ouvert
Et temple vide de dieux

Poème au singulier
Poème contre poème

A l'infini

Amas stellaires

Ou nébuleuses

Les poèmes desquels ressort

La vive action

Pains de glaces

Icebergs

Aussi parfois qui renversent

En se renversant

Contemplatif,

Tout poète qui se respecte

Du cœur l'énigme poudrée

Du poème le cœur battant

Chamade de jours fastes ou néfastes

Arrêt du cœur

Parfois

Au cœur du poème venu à l'instant

Excès de lenteur aussi bien

Au sein de la lumière d'un jour d'été,

Et qui, parvenue jusqu'à nous, s'égare trop vite

Dans les fourches du langage

Jambes alors battent la campagne

Cherchent une diversion éclatante

Divaguent entre les meules de foin

Cœur en jachère du marcheur infatigable

Le soir venu, l'auberge espagnole

Et les châteaux de sable mouvant

Du cœur avide

Font du poème une plus-que-trace

Qui efface ses traces

De l'aube au crépuscule

Meules effleurent

De Monet le nom et l'esprit

Qui s'épanouit-évanouit en fleurs d'abstraction

Dans la peinture de Kandinsky

Abstrait n'est pas le nom

Dans cette poésie des formes spectrales

Dynamisme en équilibre

Equilibre dynamique

C'est tout un et plus encore

A chaque élan, vague reflue pour mieux déferler

Subsiste dans le désordre de la vie

Le sublime chaos qui enfante ordre et renouveau

A la pointe d'un pinceau

Dans ce détour, l'appel

Qui nous vient des images

Sagesse élective

Dans l'espace de laquelle

Revient le poème,

Ce sur-vivant

Tant d'ombres traversées

Comme en un rêve éveillé

Tant de déboires au sein de turpitudes séculaires

Tant et tant que les nommer ralentirait les rythmes effrénés

Poème

Etale sa puissance en de rares surrections

Intensité monotone

Des lignes

Tout cela à couvert

Sous couvert de discrétion

Dans l'impudeur la plus grande

Du cœur mis à nu

J'ignore où cela mènera

Le saurais-je que c'en serait fini du chemin

Qui s'achemine vers lui-même

Presque-mort gisant en un langage

Apaisé

En un mot comme en linceul,

Le corps du désir

Cela ne se peut

Non et nom

Dicte l'oracle dans l'orage déchaîné

Poème,

Foudre lente à venir,

Etonne-détonne

Et surprend

Suspend l'orage ainsi

Dans l'oracle inachevé

Du poème

Ne me sens heureux quelque peu,
Que lorsque le poème venu au langage,
Plus grand que moi,
Laisse présager
Le meilleur
En tout temps
En tous lieux

C'est un édifice à plusieurs entrées
Aux nombreuses portes dérobées
De vastes avenues y rayonnent en tous sens
Mais aucune ne mène au saint des saints
Qui, moi vivant, ne sera jamais édifié

Le sein de la belle est de pierre
Son regard est vide et creux
Le drapé de sa tenue antique m'indiffère
Pomona ne vit pas ici
Mais partout où croît et fleurit en beauté
Ce qui sauve

Je désire être à l'image de cette statuaire invisible
J'efface jusqu'aux traces de mon passage
Et laisse croître et prospérer l'édifice vivant
Au gré des vents qui s'épuisent
Renaissent et vont

Ma vie, insignifiante en regard de celle des autres passants et badauds,
N'a d'égale que l'insigne insignifiance du poème
Qui en passa par moi
Le temps de laisser
Une trace

Les simples exhalent l'âcre parfum des terres incessibles,
Sont l'enjeu de mille convoitises malsaines,
Et que dire des mers et des océans lointains pillés-ravagés
Jusque dans leurs tréfonds ?

Dans cet édifice, nul miroir, on le verra,
Mais un monde de reflets changeants au gré des heures que j'égrène
Et des couleurs flottantes chatoient aimablement,
Résolument résonnent à l'écoute de sons
Emis par le monde des humains affairés,
Les innombrables,
Pour le meilleur et pour le pire
Et pour rien

Comme en retrait, accentuant ainsi l'intensité de leur présence tactile,
Végétal fleurit d'abondance et minéral affleure et danse dans les consciences affiliées
De ces danses qui n'ont pas de nom dans le cercle magique-ouvert
Qui ne cesse de grandir
Pupilles flottent dans les yeux
Emerveillés

Couleurs si nombreuses et parlantes défient la magie vertueuse des mots,
Tournent au profit non exclusif d'un monde serein
A visage humain

Toute laideur confondue
Haine et désolation bannies

Pour tout cela, et plus encore, que le pays soit remercié
Qui porte en son sein encore et maintenant êtres immatériels et choses édifiantes
Comme ponts et chaussées, chemin et sentines
Et jusqu'à cet air de liberté mutine qui persiste et signe
Dans le vide de cœurs en détresse,
Dans le trop-plein, aussi, de joies détonantes
Et mille et une choses jugées insignifiantes par le grand nombre
Qui ne s'invite pas à la fête des sens
Bien content tout de même d'y faire office d'invités-surprise,
Lorsque l'occasion d'y briller s'y présente,
Misérables fantômes de semblants d'hommes et de femmes,
Skia dirais-je en grec ancien

Êtres et choses, confondues-distendues,
Le poème ne s'en empare ni ne s'en pare,
Préférant laisser la part belle à l'élan salvateur
Qui émane des lieux
Au cœur battant de l'aube inachevée,
Aux femmes et aux hommes simples ayant toute liberté
D'y séjourner ou d'y vagabonder en toute quiétude au gré de leur curiosité
Afin d'y parfaire l'ordre naissant qu'ils esquissent
A chacun de leurs pas

La part maudite n'appartient qu'au poème qui les invoque,
Maudit qu'il est par des légions de maldisants
Je rêve d'un poème qui leur écorcherait les lèvres,
Arracherait leur langue de papier-mâché

Et ferait d'eux des êtres fantomatiques pour de bon

Une manière hendrixienne, en somme, d'effacer le réel
Pour lui substituer l'utopie de sons en mouvement
Capables de mobiliser les foules appelées à regarder enfin
La réalité en face, c'est-à-dire en farce,
Comme le suggère Bob Dylan dans All Along the Watchtower
Magnifié par Jimi Hendrix

Pas de danse esquissent un passage,
Dans cet étroit défilé, le poème, charpentier de son état,
Devient pirogue au fil de l'eau qui roule dans les gorges lascives

Elle prend grand soin d'éviter rochers et cataractes,
Mouillant quelques heures dans une de ces vasques limpides,
Dont le poème garde ouvertement le secret,
Avant que de reprendre sa route serpentine
Au fil de sa voix vagabonde
Mince filet de vie se fraye un chemin d'eau,
Tel un banc de verrons mimétiques,
Dans les rets poissonniers de l'immense existence terrestre
Aux remous trop nombreux

Achévé, le poème repart de plus belle
Vers un nouveau poème
Et c'est ainsi que, de bond en rebond,
De suite flutée en suite arpégée, il réduit peu à peu au silence,
Mais pour un temps seulement,
L'absence de parole dans le vide des cœurs
Qui s'ignorent encore

Qu'une mélodie enjôleuse,
Qu'un rythme décalé,
Qu'une puissance tutélaire innommée
Ouvrent la voie à l'écoute
Dans l'action raisonnée,
Le combat acharné,
Et c'est toute la face du poème qui s'en trouve changé
Et hors de lui le monde alors ainsi saisi de colère s'apprête à basculer
Dans le mieux-être d'une harmonie
Toujours à reconstruire
Au beau milieu des craintes et des cris,
En dépit des vociférations des fous de dieu
Qui, de longtemps, ont juré la perte du monde et des hommes,
Des arts et des lettres, des musiques et des dieux

Qu'une femme, une seule, salue la venue des mots,
Et c'est le monde entier en moi qui retient sa respiration
Dans l'espace ténu du poème filé

Comme filet d'eau dans la fontaine l'été,
Poème attise la soif des lieux
Et la place du marché écrasée de soleil, alors,
Ne tient plus en place
Dit le manque et les peines,
Ranime désirs et envies
D'offrir à tous et toutes
L'asyle d'un lieu sûr

Fontaines humides à deux doigts d'être asséchées,
Bassins endormis,

Ruisseaux languissants,
Réveillez-vous
L'eau en partage abonde,
Si nous savons y faire
Pour le bien de tous

En signe des temps

Et fleurs par millions dans le pré
Impossible et futile comptabilité

Incompatible avec la grâce qui émane des lieux
De jour comme de nuit

Faucher, tondre, tailler, élaguer ? Pas question !
J'ai laissé croître ce petit monde en arpèges colorés

Et qu'elle ne fut pas mon étonnement
De voir pousser des fleurs qui, naguère, n'avaient jamais eu le temps d'arriver à maturité

Les grillons ont chanté tout l'été dans le pré,
Bienheureux de ne pas être dérangés

J'ai vu bondir les premières sauterelles au début de juin
Et d'innombrables abeilles butiner les fleurs nombreuses de mon jardin inégal

Mais peu de papillons, un signe des temps que nous traversons
Quand, enfant, à Moncey, je fendais les herbes hautes des pâtures le long de l'Ognon,

Les sauterelles jaillissaient sous mon passage
Cette abondance de vie me rendait heureux

J'étais jeune alors, je ne comptais pas mes pas
En tous lieux, je me sentais chez moi, où que j'aie, maintenant encore, je rentre chez moi

Le pays natal n'aura fait que grandir en moi, aucune racine, jamais, ne fut assez profonde
Pour dire l'attachement vagabond qui anime mes pas

Les temps ont bien changé. Mon petit pré exempt de tout pesticide
Est certes un petit coin de paradis pour les petites créatures menacées

Mais je ne puis rien pour les papillons devenus si rares en ces temps
Dans mon enfance, le premier papillon aperçu faisait ma joie

Il annonçait les beaux jours, sa vigueur étonnait, sa grâce folâtre
Mettait en joie l'enfant que j'étais

Et l'enfant dans l'enfant se souvient des jours heureux
Qui ne furent pas simples ni heureux pour tous

Je ne puis souhaiter à tous et toutes une enfance telle que la mienne,
Tout au plus accompagner par la pensée et quelques actes forts
Ceux qui sont dans la nécessité de survivre en ces jours troublés

Semailles

S'éveille en Freyja l'effraie

Farouche bête défie la nuit nyctalope

Dans Freyja éveillée s'éveille l'éveil

Et court de femme perdue en fille éperdue

En cela nul effroi qui vaille dans cette veille

Mais la rescousse bienvenue de mains amies

Femmes y recourent sans l'ombre d'une hésitation

Y secourent leurs sœurs de misère, pensent plaies et blessures

Comme autant d'épreuves qui rendent plus hardies

Celles qui osèrent braver les dangers

Joyeusement, épreuves surmontées abolissent distance et froideur

Dans la paume de leurs mains nues et chaudes

Un sein invisible y couve des jours heureux,

Allaite le jour qui pointe sous les grands arbres en fleurs

Figuiers et romarins, châtaigniers, hêtres et jeunes chênes-lièges,

Et tant et tant d'essences qu'il serait vain de toutes les nommer,

Dans le Nord, dans le Sud, où qu'elles soient, vivent et se déploient,

C'est la même poussée dans le même élan de vie

Dans le creux de tes mains, amour, grains d'orge ou de blé, c'est selon,
Etoiles dansent dans tes yeux avides, de toujours ravivent la flamme élancée

Qui, jadis, de vestale en vestale, de seidkona en völva, alla
Selon l'entente des lieux abouchés au divin,

Flamme qui te vit un jour de novembre venir à moi dans la détresse du souvenir,
Les privations insensées, les violences ignobles

Que toi et tes sœurs eurent à endurer de trop longues années
Temps nouveaux se lèvent comme au vent les orages

Qui giflent les terres avant de les frapper en signe de vive colère,
Vanes s'activent dans les lieux consacrés par leur douce présence

Foudre éclaire les nuits désolées, donne force et courage au cœur de l'orage,
Electrise les bonnes volontés, aiguise les regards et les lances fines

Amélie et Mathilde mènent la danse dans les joncs agités,
Leur nage jusqu'à l'autre rive entraîne leur sœur Anaïs

Fétus de paille s'envolent et barques se balancent au gré des flots,
Lys jaunes sourient, safran des rives

Semeuses lancent les graines d'abondance dans les profonds sillons
Terre frémit d'aise aux gestes emblavés, ses complices de toujours

Tout un passé de vie s'aventure dans l'avenir de ses masses ourlées,
D'un geste, l'arc-en-ciel en semailles dessine des courbes gracieuses

Toutes retombent drues à leur place accordée,
Douce verticalité se prépare dans le creux aveugle des sillons

Clef de voûte d'un pont invisible, Freyja s'estompe,
Ouvre ses jambes au flux des rivières enjôleuses

Dans la froidure-même, le coup d'aile exalte, jamais n'effraie
Exhale un parfum d'armoise qui fraye avec l'invincible présence,

Partout et nulle part cachée, omniprésente dans le frisson des forêts.
Il arrive qu'une main incidemment posée sur une roche moussue

Sente l'appel des lieux. La marche, alors, fait halte, l'homme porte ses regards alentour,
Un instant, détient la clef de l'énigme, retient sa respiration et ferme les yeux,

Et passe en lui une parole nue venue des tréfonds,
Dieux que la terre alors se réjouit ! Nuées enténébrées portent les fruits rouges du crépuscule

Brusque envol d'un couple de busards décille les yeux du marcheur
Bercé qu'il était par une douce somnolence accordée au calme des lieux

Feuillages et ailes battantes font ensemble un bruit si bref et si vif,
Nudité des lieux et si vive présence du vivace donnent le sourire

Au marcheur égaré dans la beauté. Dans le ciel qu'il devine, tout proche,
Nuées éparses voyagent en terre étrangère, mannes aqueuses amies de Thor

Voici qu'un meurtre de corbeaux s'abat sur la clairière en fleurs,
Hirondelles virevoltent dans l'air bas qui s'échauffe

Et monte à l'assaut des cieux endoloris, soleil coupant comme rasoir,
Clémence, alors, du temps pluvial qui fait se lever les semailles

Tant et tant de chemins frayés, de terres défrichées,
Labours et semailles en abondance ici et là-bas dans le Nord

Sous l'œil vigilant de Freyr,
Mais veille la sylve féconde, lisière entonne un chant

A l'orée de sa mise, et de Freyja nulles traces ailleurs que là
Où te mènent tes pas, amour, comme aux premiers jours de ta naissance

Sur la lande II

Cornebleu !

Et voilà qu'elle s'amuse

Et bondit de Muse en Muse

Sur sa cornemuse essoufflée !

Frêle, le piédestal en argile frais et sable mouvant

S'agite dans le bleu de ses yeux

Mare noire étend son pouvoir sur les mélodies douces-amères

Que là-bas elle entonne

Dans les Highlands

Sur sa cornemuse

Dieux que les tourbes blondes sont belles alors au toucher !

Rousses plutôt, tout comme sa chevelure qui s'agite sans fin sur ses épaules nues

Ses seins dressés, hymnes à une joie de vivre

Dans l'ici-bas de sa course effrénée

Quel amant sera assez hardi pour lui donner la réplique ?

Quel sonneur infatigable osera mêler ses accords aux siens ?

Lande fleurie exulte

Et gouttes de rosée exsudent des droséras en fleurs

Sphaigne se repaît

Temps florissants, temps des moissons à rebours aussi

Ancrées dans des profondeurs

Qu'il faut dire rhapsodiques

Grappe de notes ainsi virevolte à la rencontre de sa sœur aînée

Anticipe sa présence

Mélodies courent au-devant

Devançant le passé

Rameutent un passé gros d'avenir

Nullement lourd ou grossier

Et rien de pesant et d'affligé dans cette musicienne endiablée

Mélodies courent au-devant d'elles-mêmes

Meutes plutôt que hordes chasseresses

Qu'un fin limier adoube

Dans l'ivresses, la lande bascule

Eole souffle sur Elodie

Qui bondit de Muse en Muse

Et s'amuse,

Use et abuse des sons enivrés,

Mais jamais ne se lasse ni ne s'use

Je dirai quelque jour la ferveur abrupte de ses seins de neige

Falaises de craie blanche parties à l'assaut de la mer furieuse

Et ce point sonore et voyageur qui ponctue la finesse de ses hanches

Et son sexe ouvert à l'écume blanche des flots caressants sur la grève assagie

Et tant et tant qu'il me faudra dresser un totem éphémère offert au bleu-gris de la mer

En signe de reconnaissance

Musique obscurcit un instant ton cœur, amour,

Prépare en secret l'éclosion d'un secret

Explosions de senteurs ambrées alors à ton sexe accordées

Offert à qui sait vibrer sans jamais désaccorder tes esquisses enivrées

Toutes voiles au dehors dans le froid de la lande, l'esquive qui sauve

Fait mouche et pleure les flèches d'azur

Plantées dans la lande voyageuse

Sécheresse

Du poème, la fragile présence
La presque-absence
Dans le déclin des mots
L'incessant tourbillon des actualités
L'agile, enfer et contre tout
Décidément cessible

Eaux stagnent sous le pont
En cet automne
Ont déserté les monts
Durant le dur été

A peine plus qu'une flaque d'eau stagnante,
La rivière endolorie s'épuise
Se révèle pour ce qu'elle n'est pas en temps ordinaire
Cailloux et roches, vase desséchée-craquelée et branchages
Jonchent son lit
Pour qui l'enjambe depuis des lustres,
Petit pont esseulé aux pierres arides
Comme ce temps desséché
Qui persiste et brûle
De ne plus sentir les eaux ruisseler

L'agile bondit de roche en roche
A la recherche de l'humide
Ne le trouve
Invoque des pluies bénies

Ne manquent à l'agile que la proximité des bois,
Et les sources et le vin vieux,
Le fin sourire aussi de sa belle partie en voyage
Dans la lointaine Islande
Saluer la glace et le feu
Pour ses beaux yeux

Dans ses yeux, elle ramènera
Le vif du feu
Des braises à l'automne,
Elle fera une histoire elfique
Racontée aux flammes d'ici
Dans l'âtre paisible

Sur la paume de sa main ouverte
Soufflera un baiser à Odin
Temps des pluies revenus ici
Longues promenades dans les tapis de feuilles mortes
Sous une pluie battante

Sous l'ample manteau de brume,
Elle redonnera libre cours en elle à Freyja
Qui court dans ses veines,
Courant les bois et les prés après sources et gours,
Tuffières et ruisseaux furieux
Dans une terre franche
Enfin de retour

A l'argile dévolu, alors, le poème

Et ses sources

Que des mains expertes façonneront

Cruches brunes ou bleues, vases évasés aussi

Accueilleront fruits secs et grenades

Pour le bonheur des yeux

Au matin, le cri des nuits froides

Pourfendeur d'étoiles

Dans l'ailleurs, ferraille avec de vieux chiffons sales,
Railleurs noctambules, le kobold aux yeux gris

Rallier, rallier à ma cause, il le faut, microbes et enzymes, rhizomes et racines
Dans le vaste monde souterrain des bois proches d'une demeure avide

Dans le royaume de mes étreintes, reine d'un soir
Devient l'ahan fameux qui fit trembler les terres

•

Aux roches, aux lichens, aux mousses revient la joie
D'être là dans le pur apparoir de la sylve

Et s'étend dans l'alentour une lèpre fine qui a nom chasse à l'affût
Y surseoir nous revient, afin que nul n'ignore

L'ami s'affaire, pose ses pièges de lumière,
Rend grâce aux vies béantes qui vaquent dans les nuits froides

Grâce lui soit rendu, pourfendeur d'étoiles, ami infatigable
Des martres et des chouettes chevêches,

Blaireaux et blairelles dans le noir de la nuit
Tournent et vaquent dans l'innocence de leur vie

Qu'un ami révèle, laissant l'obscur à son obscurité
Faveur et saveur des jours alors

Dans le plein jour d'une conscience aiguë

Carole

*Du chant ne jamais déchoir, ne jamais déchanter,
Et chanter encore et encore la beauté qui apaise
Comme sur d'un feu fatigué l'on souffle sur les braises rougeoyantes*

Dans Carole, le chant qui lui vient-me revient
Comme au seuil d'une existence nouvelle vouée au partage sans partage,

A la beauté nue, aux couleurs les plus crûes, à l'indécence vouée à l'exubérance,
A l'exaspération de tous nos sens, au cri, au silence

Eaux courantes et limpides, troubles ou noires,
Et glace et feu, pluie et vent, soleil et brûlure des embruns

Chant s'élance et gronde en son sein, palais de chair,
Roule et roule dans son ventre durci par la soif de jouir

Devient soudain, très loin, dans l'amont de son être,
Cette neige qui caresse l'azur en haut de la colline

Monts et vallées à perte de vue, modeste chalet dans les neiges,
Lisières noires des bois, proche-lointain emmêlé, lune rousse, étoiles filantes

De son visage, dans ses yeux, sur ses lèvres,
Le chant frémit, déborde, déshabille sa gorge nue

Mise à nue d'une femme nue déjà
Qui se tord dans les plaisirs, neige sur neige

Lieu de l'accueil et de la rencontre, appel lancé aux cimes empesées
Et profondeurs, profondeurs sur le point de déferler

Dans un emportement, une grâce, un soupir, un sourire,
Femme d'entre les femmes à même son homme

Tout cela, oui, qui d'elle lui vient et déferle sur elle
Bondit-rebondit d'elle à moi, de moi en elle,

Vague sur vague, déferlante d'être
S'engouffre dans sa propre brèche qui jamais ne s'épuise

Dans la répétition, le ressassement, la satiété, l'inassouvissement
Joie de jouir et jouir de joie, et rires et morsures

Et chante et bascule dans la présence le pur et simple exister par soi pour soi
Dans l'amour de l'amant irradié qui chante en elle

©Jean-Michel Guyot

18 février 2026

